

apporté des pierres, il n'y a plus qu'à bâtir.

—Ah ça ! Progrès, vous n'entendez donc pas ? Je n'ai d'argent ni pour acheter des animaux, ni pour bâtir ; encore bien moins pour réparer vos folies ; à moins que les récoltes de vos défrichements ne m'en fournissent ; mais j'ai entendu dire que votre blé n'avait pas mieux réussi que votre avoine l'an passé.

—C'est vrai, Monsieur, et cela est encore dû à mon peu de savoir ; mais cela ne vous fait rien, puisque je me suis engagé à vous donner autant de blé de mon défrichement que de mes vieilles terres. Mon blé est versé, et me donnera presque rien ; mais, Dieu merci, celui sur trèfle pourra payer pour les deux. Enfin, c'est mon affaire. Voyons, maître, revenons à notre étable.

—Je n'ai pas d'argent, vous dis-je, et je ne veux pas faire construire.

—Eh ! bien, Monsieur, n'est-il pas convenu, comme nous l'avons dit cet hiver, que j'avancerai l'argent, que vous me payerez l'intérêt à cinq pour cent ; et quand vous me rembourserez, je vous payerai à mon tour, trois du cent, comme M. Martineau vous l'a dit.

—Mais, dit M. Blanchard, si je vous paie cinq pour cent, quel avantage aurai-je, si ce n'est de payer un intérêt pour rien ?

—Comment, pour rien ? Le bétail est à moitié ; j'en aurai le double, et vous, par conséquent, vous aurez la moitié du bénéfice, qui vaudra bien au delà de vos cinq par cent.

Oui, surtout si vous perdez encore des vaches ! et d'ailleurs, je vois que vous ne vendrez pas des vaches de sitôt ; vous me direz toujours que vous voulez en augmenter le nombre et j'en serai pour mes cinq par cent.

—Monsieur, pensez-vous que vos terres s'en trouveraient plus mal ?

—Qu'est-ce que cela me fait, à moi, si vous y mettez des trèfles, des luzernes, des betteraves, et que sais-je encore ? Avec vos nouvelles méthodes, bientôt vous ne sèmerez plus de blé, ni avoine. Mais, où donc avez vous mis ces betteraves dont vous parlez ?

—Je les ai mis dans la pièce carrée.

Dans la pièce carrée, mais elle était en blé, l'an dernier, elle devrait être en avoine, cette année ; elle y vient ordinairement très belle.

—Certainement, c'est de la bonne terre, que la pièce carrée, et de plus vous saurez que je l'ai marnée ; aussi mes betteraves et mes choux branchus y sont superbes.

Et que voulez-vous que je fasse de ma part de ces choux et de ces betteraves ?

—Mais, Monsieur, je ne compte point vous en donner.

Et qu'en ferez-vous ? Vous les vendrez donc ?

—Pas du tout, je compte les faire manger aux animaux que nous mettrons dans l'étable neuve.

Eh ! bien, en voilà encore des vôtres ! Et, avec vos trèfles, vos choux et toutes vos sottises, vous ne voulez plus faire de blé !

Oui, mon maître, oui ; mais au lieu de semer un tiers de mes terres en blé, un autre tiers en avoine et de laisser le troisième tiers à rien faire, je n'en sèmerez que le quart en blé, le quart en avoine, le quart en prairies artificielles, et dans le dernier quart, je ferai des récoltes sarclées c'est-à-dire, des plantes qui serviront à la nourriture des animaux.

—Ta, Ta, Ta, dit M. Blanchard, qui se leva rouge de colère, tapa du point sur la table en criant je ne souffrirai jamais cela, vous partirez plutôt. Voyez donc, avoir l'audace de me dire qu'il ne sèmera plus qu'un quart de la terre en blé ; puis pour comble de folie, ruiner ma terre avec des choux, des betteraves et mille autres plantes bonnes à rien, dont je n'aurai pas même la moitié. Encore une fois, je vous le dis, ça n'ira pas comme cela, Monsieur Progrès !

Il faut que je perde vingt piastres parce qu'il a plu à madame votre femme de faire crever ma vache ; il faut que je vous fasse bâtir une écurie et que je vous paie des intérêts pour des animaux que vous ne voulez pas vendre ; il faut que je perde mon avoine, parce vous voulez cultiver des betteraves et des choux ; non, non, je vous le dis, Monsieur Progrès, ce qu'il y a de mieux à faire c'est de nous séparer, je chercherai un autre fermier et vous une autre ferme.

Progrès resta quelque temps sans répondre. Il regrettait sa ferme qu'il avait déjà pas mal arrangée ; son cœur se fendait à la pensée de quitter son voisin, M. Martineau, enfin, il regrettait tant de choses, qu'après avoir réfléchi quelque temps pendant que M. Blanchard se promenait à grands pas, il dit :

—Ecoutez, Monsieur, il ne faut pas nous quitter, parce que nous sommes bien ensemble.

—A la bonne heure, j'aime à vous voir venir à la raison ; je savais bien que vous finiriez par voir clair ; car, mon cher Progrès, je sais que vous êtes intelligent, honnête, travailleur ; votre femme vous vait ; ne pensez plus à toutes ces balivernes qu'on vous a mises dans la tête.

Je crois que c'est votre M. Martineau avec sa petite demoiselle de fille qui vent faire à la fois, la paysanne et la demoiselle, qui vous ont mis tout cela dans la tête. Puisque votre vache est morte, je consens à en perdre la moitié, et en disant cela, il

prenait les trois piastres que Progrès avait mis sur la table. Vous n'en achèterez pas d'autres ; votre femme fera quelques fromages de moins, voilà tout. L'année prochaine, ses petits élèves remplaceront la vache et au-delà. Ne parlons plus d'étable, rangez vos pierres en tas, elles ne vous gêneront pas là et nous pourrions peut-être trouver à la vendre ; ne semez plus de trèfle et restons bons amis. Je vous promets, même de ne plus parler de ces cinq sous là ; taquez là.

M. Blanchard se rassit en tendant la main à Progrès, dont le visage s'était rembruni pendant toute cette kirie de paroles, il réfléchissait profondément. Après quelque temps de silence, il dit :

—Monsieur, je suis bien sensible à toute l'amitié que vous m'avez montrée, mais je dois vous dire que je ne puis accepter les conditions que vous me proposez. Mon fils reviendra dans deux ans et demi de son école, il ne consentira jamais à continuer nos anciens arrangements ; je ne voudrais pas me séparer de mon fils, qui ne sera pas encore assez âgé pour travailler seul, et ma femme mourrait de chagrin de le voir si jeune, livré à lui-même. Changeons nos arrangements ; donnez-moi votre ferme à prix d'argent.

—Mais, non, pas du tout ; vous ne me donnerez pas en argent ce que vous me donnez en nature ; j'ai besoin de ma terre, je ne suis pas riche, j'ai des enfants à établir, c'est impossible.

—Eh ! bien, dit à son tour Progrès, en se levant, nous nous quitterons. Et il se disposait à s'en aller, lorsque M. Blanchard, qui avait réfléchi à son tour, et qui savait bien qu'il trouverait difficilement un aussi brave fermier, lui dit :

—Allons, allons, père Progrès, asseyez vous, et causons ensemble. Que voulez vous, décidément ?

—Je voudrais, Monsieur, prendre votre terre à prix d'argent. Comme cela, vous serez assuré de votre revenu, ma récolte, mon bétail, dont je vous rembourserai la moitié qui vous appartient, le bien de ma femme répondant de ce que je devrai vous donner chaque année ; et vous me laisserez libre de cultiver comme je l'entendrai.

—Mais comment pourrions nous fixer un prix ?

—Ah ! tenez, Monsieur, j'en ai causé avec M. Martineau, et nous avons décidé de faire un arrangement qui ne vous fera pas perdre un sou. Vous avez un livre où sont marquées toutes les recettes que je vous donne. Eh ! bien, nous allons additionner tout ce que vous avez reçu depuis cinq ans, afin qu'il y ait de bonnes et de mauvaises années, et puis nous prendrons le cinquième du total, pour faire le prix du fermage.